

(= Gl 1180), 3991, 3992, 3993; Šaraf al-Dīn, *Ta’rīh* II, fig. 118 (p. 112), 119 (p. 113), 121 (p. 114), 124 (p. 115) (= Y.80.A.0/6), 125 (p. 116), 126 (p. 116), 128 (p. 117), 129 (p. 118), 130 (p. 118). Je ne mentionne pas CIAS 35.21/06, Garb., Framm. epigr. sab. n° 4 (*AION* 33, 1973, p. 587 sq. et pl. I a, qui complète RES 3975) ou Gl 1177 = Ry 502 (SEG VII, p. 14), qui sont conservés dans des collections archéologiques et ne se trouvent donc plus sur le site.

En sens inverse, des textes nouveaux ont été exhumés en grand nombre par des fouilles clandestines. C'est une nouvelle illustration des menaces qui pèsent sur les antiquités du Yémen.

Christian ROBIN
(CNRS Aix-en-Provence)

Ru’yat al-Yaman bayn Ḥabšūš wa-Hālīvī. « Ru’yā I-Yaman », Ḥayyīm (b.) Yaḥyā (b.) Sālim al-Futayḥī Ḥabšūš, 1311 h - 1893 m, naqalat-hu ilā l-‘arabiyya wa-ḥaqqaqat-hu Sāmiya Na‘im Ṣanbar; « Taqrīr ḥawl ba’ta aṭariyya ilā I-Yaman », qaddama-hu Ĝūzīf Hālīvī, tarğama-hu Munīr ‘Arbaš, rāğfa-hu ‘Alī Muḥammad Zayd. Markaz al-dirāsāt wa-l-buhūt al-yamanī, Ṣan‘ā’, 1412 h / 1992 m. 17 × 24 cm, 217 p.

Le 6 septembre 1869, Joseph Halévy, originaire d’Andrinople (Turquie), recevait du ministre français de l’Instruction publique « une mission dans le Yémen, afin de rechercher et de copier les inscriptions sabéennes ou himyarites existant dans le pays ». On savait en effet, depuis le voyage du Français Th.-J. Arnaud en 1848, que le Yémen oriental était exceptionnellement riche en vestiges antiques.

Halévy (1827-1917) avait commencé sa carrière comme instituteur primaire dans son pays. Sa passion était l’histoire du peuple juif, mais aussi l’apprentissage des langues : il maniait couramment l’hébreu, l’araméen, l’arabe, le persan, le turc et le hongrois. Il vint à Paris, en 1866, alors qu’il venait de s’initier à l’éthiopien, avec le projet de ramener les Falashas d’Abyssinie au sein de la communauté juive et, à plus long terme, de faire une carrière universitaire. L’Alliance israélite universelle accueillit favorablement sa proposition et lui accorda un subside qui lui permit de visiter l’Abyssinie en 1867 et d’en rapporter plusieurs manuscrits, édités par la suite.

La mission d’Halévy au Yémen intervint aussitôt après, alors qu’il avait déjà 42 ans. La chronologie du voyage n’est pas connue dans le détail. Deux repères seulement peuvent être donnés : Halévy quitta le port yéménite d’al-Ḥudayda en direction de Ṣan‘ā’, le 25 novembre 1869 et parvint à l'oasis de Naqrān, le 3 juin 1870.

Cette mission, dont les principaux résultats furent l’exploration archéologique du Ĝawf et la copie de six cent quatre-vingt six inscriptions, eut un retentissement considérable : des centaines de textes nouveaux, qui dévoilaient des royaumes inconnus, étaient offerts à la sagacité des savants, mais on admira surtout l’intrépidité de l’explorateur qui avait affronté des difficultés inouïes dans un pays livré à l’anarchie. Halévy reçut bientôt les fruits de son exploit : il devint répétiteur de « langue éthiopienne et langue amharique » à la IV^e

section de l'École pratique des hautes études pendant l'année 1879-1880, maître de conférence en 1880-1881, maître de conférence en « Langues éthiopienne et himyarite » en 1882-1883, et finit sa carrière comme directeur d'études avec une chaire intitulée « Langue éthiopienne et langues touraniennes » obtenue en 1898.

Le récit qu'Halévy a donné de son voyage au Yémen (« Rapport sur une mission archéologique dans le Yémen », *Journal asiatique*, sixième série, t. XIX, 1872, p. 5-98, 129-266, 489-547; « Voyage au Nedjran », *Bulletin de la société de géographie*, sixième série, t. 6, juillet-décembre 1873, p. 5-31, 249-273, 581-606 et première carte en fin de volume; t. 13, janvier-juin 1877, p. 466-479 [la fin n'est pas parue]), est intéressant par lui-même : il est notamment utile pour les historiens, grâce à une description vivante du pays, de ses habitants et de leurs mœurs, et pour les archéologues à qui il permet d'évaluer l'ampleur des destructions subies par les sites archéologiques depuis 120 ans. Il attire également l'attention à un autre titre : Halévy a été guidé pendant son exploration du Yémen oriental par un juif de Ṣan'a' nommé Ḥayyim Ḥabšūš qui a rédigé lui aussi un compte rendu de l'expédition, le début en hébreu (f° 1-40 du manuscrit de référence), la majeure partie en arabe dialectal de Ṣan'a' écrit avec l'alphabet hébreïque (f° 41-239, publiés dans *Travels in Yemen, An Account of Joseph Halévy's Journey to Najran in the Year 1870 written in San'ani Arabic by his Guide Hayyim Habshush, Edited with a Detailed Summary in English and a Glossary of Vernacular Words* by S.D. Goitein, Jerusalem, At the Hebrew University Press, 1941 ; on possède également l'ensemble du récit en version hébreïque par S.D. Goitein et italienne par Gabriella Moscati Steindler). Il n'est pas commun de disposer à la fois du point de vue de l'explorateur et de celui de l'indigène qui l'accompagne. Il faut noter cependant que Ḥabšūš (déjà adulte en 1858 et mort durant l'hiver 1899-1900) a rédigé sa relation en 1893, soit 23 ans après sa mission avec Halévy : il n'a donc pas toujours un souvenir précis de la chronologie des événements. Le texte arabe de Ḥabšūš est le plus ancien texte connu en dialecte yéménite; il se signale également par son contenu, une description étonnée du Yémen tribal par un artisan de Ṣan'a' qui n'a jamais quitté son échoppe.

Le Centre français d'études yéménites de Ṣan'a' et le Centre yéménite d'études et de recherche ont estimé qu'il était souhaitable de rendre les rapports d'Halévy et de Ḥabšūš accessibles aux étudiants yéménites et, de manière plus générale, au public arabe intéressé. Pour illustrer le voyage d'Halévy, ils ont choisi le « Rapport » puisqu'il n'était pas utile de reprendre les deux relations; le texte français a été traduit en arabe par Mounir Arbach et révisé par 'Alī Muḥammad Zayd. Pour Ḥabšūš, ils se sont limités au texte arabe écrit en caractères hébreïques que Samia Naïm Sanbar a transcrit en caractères arabes.

Le manuscrit du volume a été préparé par l'Institut de recherche et d'études sur le monde arabe et musulman (IREMAM) d'Aix-en-Provence, grâce à un crédit du ministère français des Affaires étrangères, puis reproduit avec soin par le Centre yéménite. Il comporte une préface signée par Yaḥyā 'Alī l-Iryānī, directeur adjoint du Centre yéménite (p. 5-8), des notes linguistiques sur le texte arabe de Ḥabšūš par Samia Naïm Sanbar (p. 11-25), ce texte transcrit en caractères arabes avec les règles orthographiques propres à cette écriture (p. 27-137), la traduction en arabe du « Rapport » d'Halévy (p. 139-195), enfin un index des noms propres mentionnés par Halévy (p. 197-206). Il manque malencontreusement la bibliographie des éditions et traductions du texte de Ḥabšūš.

Comme on peut s'en douter, Ḥabšūš ne prit pas lui-même l'initiative de raconter son voyage avec Halévy : il le fit à la demande de l'explorateur autrichien Eduard Glaser qui supportait mal la réussite universitaire d'Halévy alors que lui-même ne parvenait pas à obtenir à Vienne une reconnaissance scientifique comparable. Pourtant Glaser avait déjà effectué au Yémen, dans des conditions extrêmement périlleuses, quatre missions fructueuses, dont les résultats les plus importants étaient la découverte de plus de mille inscriptions sudarabiques nouvelles, le relevé cartographique de régions inconnues et de nombreuses observations sur la société, les parlers, la faune, la flore ou les astres.

Ḩabšūš révélait qu'Halévy n'avait pas copié lui-même les inscriptions du Ġawf, sauf à Haram, et qu'il n'avait pas même vu la plupart des sites archéologiques de cette région : l'explorateur avait dû se cacher chez des juifs durant la majeure partie de son séjour tandis que lui, Ḥabšūš, faisait tout le travail, visitant seul la plupart des ruines et copiant les textes :

C'est seulement en ce lieu [les Banāt 'Ād de Madīnat Haram] que mon maître Yazīd [surnom donné par Ḥabšūš à Halévy] eut l'occasion de copier de sa main les pierres (inscrites)

(p. 70/3-4, par. 112)

ou encore :

Mon maître Yazīd ne sortit pas de la maison de Sālim b. Sa'īd [à Madīnat Haram] pendant notre séjour dans le Ġawf, sinon uniquement pour visiter Ma'īn et les Banāt 'Ād (p. 88/17-19, par. 144).

Ces affirmations n'étaient pas choquantes en elles-mêmes : Halévy, qui avait pris l'initiative de l'expédition et l'avait dirigée, pouvait légitimement s'en attribuer le mérite scientifique. Mais on pouvait déplorer qu'Halévy n'ait pas distingué les inscriptions relevées par lui de celles copiées par Ḥabšūš qui n'avait pas les mêmes compétences philologiques.

Le rôle important joué par Ḥabšūš était indirectement confirmé par le soin extrême avec lequel Halévy avait caché l'existence de son assistant, ne faisant à lui qu'une seule allusion : « J'ai loué une bourrique avec un guide juif pour aller à la découverte du Yémen oriental » (« Rapport », p. 14). Plus encore, dans le « Voyage au Nedjran », Halévy, qui suit d'ordinaire l'ordre chronologique et donne la date de toutes les étapes de son voyage, présentait son séjour dans le Ġawf de manière ramassée, sans donner de date entre le 4 avril (arrivée à Madīnat Haram) (p. 583) et le 15 mai (départ de cette ville en direction de Nağrān (p. 604), comme s'il était dans l'incapacité de donner un récit circonstancié.

La prospection des antiquités du Ġawf par la Mission archéologique française a permis de vérifier la véracité des affirmations de Ḥabšūš. Pour les inscriptions, les copies d'Halévy comportent le même nombre de lignes que l'original, alors que celles de Ḥabšūš en ont souvent davantage. L'explication de cette « multiplication » des lignes est donnée indirectement par Ḥabšūš lui-même. Au départ, Halévy payait son guide un quart de riyāl (soit quatre piastres turques) par copie d'inscription. Mais, dès le premier site, Ġaymān, la récolte fut si abondante qu'il dut abaisser ce prix de moitié : un huitième de riyāl, soit 2 piastres turques. Par la suite,

le prix baissa encore et, surtout, devint fonction du nombre de lignes, chacune étant payée un quart de piastre. Ḥabšūš avoue avec malice qu'à Barāqīš, mais là seulement, il divisa les lignes car elles étaient exagérément longues. En fait, les inscriptions pour lesquelles la copie a plus de lignes que l'original proviennent de Barāqīš, mais aussi de Ḥizmat Abī Ṭawr et d'al-Sawdā'.

On peut aussi reconnaître les sites qu'Halévy n'a pas visités lui-même. Il arrive que l'explorateur soit précis et détaillé, comme pour Haram ou Ma'in, mais, le plus souvent, il est laconique et surtout moins précis que Ḥabšūš. À Barāqīš, par exemple, il ne mentionne pas la construction avec piliers, presque entièrement enfouie, que tout visiteur remarque d'emblée, alors que celle-ci est dûment mentionnée par son guide.

Le site d'al-Baydā' est également caractéristique. Sans doute Halévy note-t-il que cette ville est au niveau de la plaine et donne-t-il des dimensions (300 à 310 m) assez comparables à la diagonale la plus courte. Mais il la place à une heure et demie au nord de Kamna (« Voyage », p. 603), ce qui est totalement erroné; pourtant, le ḡabal Silyam et le wādī Madāb offrent des repères commodes pour situer ces tells l'un par rapport à l'autre. De plus, Halévy ne signale pas la porte principale au sud-ouest de la ville et publie les inscriptions Hal 338 et 339, qui se trouvent sur cette porte, sans commentaire (« Rapport », p. 82). On en conclura qu'Halévy n'est pas allé personnellement à al-Baydā'. Un incident significatif rapporté par Ḥabšūš le confirme, si besoin était :

Après que j'eus remis à mon maître les inscriptions que j'avais trouvées, il me dit :

— Comment ces lignes que tu as copiées à al-Baydā' ont-elles toutes le même texte, sans rien en plus ou en moins?

Je lui répondis :

— Oui. Je les ai copiées sur les parois de l'enceinte de la ruine.

Il s'étonna de la stupidité des Anciens qui l'avaient construite.

(p. 76/11-14, par. 123).

On peut vérifier aujourd'hui que le même texte de fondation se répète un grand nombre de fois sur l'enceinte, comme l'affirmait Ḥabšūš.

En rendant à Ḥabšūš la part qui lui revient dans cette expédition périlleuse, il ne faut pas réduire le rôle d'Halévy à une simple figuration. Il est l'initiateur et celui qui prend toutes les décisions. Sa science en impose à tous, notamment à Ḥabšūš qui porte sur lui des appréciations enthousiastes, telle que « l'illuminateur de mon esprit » ou « le maître de toute ma connaissance ». Afin de rendre à chacun ce qui lui revient, il faudrait faire maintenant une édition française de cet ouvrage, avec l'illustration photographique et toutes les explications nécessaires qui manquent malheureusement à la version arabe.

Christian ROBIN
(CNRS, Aix-en-Provence)

Paul BONNENFANT, *Les maisons-tours de Sanaa*. Les Presses du CNRS, Paris, 1989. 237 p.

Cet ouvrage est un livre d'art, fondé sur une connaissance profonde de cette ville deux fois millénaire. Sa publication est saluée en préface par 'Abd al-Rahmān al-Haddād, directeur du Bureau exécutif pour la sauvegarde du vieux Sanaa. Paul Bonnenfant a choisi un parcours poétique et néanmoins d'une grande logique : du général au particulier. Il nous fait pénétrer au cœur de la ville en partant d'« un pays, d'une histoire, d'un site », il nous mène vers les remparts par la porte la plus importante jusqu'ici, Bāb al-Yémen, au souk central, et décrit le cadre que crée cette débauche d'architecture ocre et blanche.

« *La maison dans la ville* » est prétexte à parcourir rues et ruelles selon les cheminements anciens comme celui, ouest-est, de Bāb al-Şabāḥ en passant sur un pont turc, jusqu'au marché des vaches.

« La mosquée toujours proche de la maison est une composante fondamentale du quartier qui porte souvent son nom. » Ces mosquées sont nombreuses et remarquables par leur fiers minarets, comme celui de la mosquée Mūsā, un des plus élevés du Yémen.

Le *bustān*, le jardin noble, et le *maqsama*, jardin de culture maraîchère, creusent l'univers de pierres et de briques de la ville comme autant de puzzles verts. Puis nous pénétrons « au cœur de la maison », depuis le *dīhlīz*, le vestibule inférieur, jusqu'au *mafraq*, la pièce privilégiée pour le repos, la détente et la réception entre hommes.

L'auteur nous communique cette impression particulière du « jeu du dedans et du dehors » produite par les claustra ajourés ou les vitraux aux couleurs chatoyantes des *diwāns*.

Le cœur de l'ouvrage est consacré à la manière de « Bâtir et Décorer », abondamment illustrée d'exemples du travail du *qadād* — cet enduit très dur obtenu en pilant de la lave mélangée à du sable, de la chaux et de l'eau —, du travail de la brique et de la pierre.

Cette architecture de hauteur a, non seulement, son répertoire décoratif propre (serpents, oiseaux, bouquets, croix grecques et fleurons, sceau de Salomon, symbole protecteur de la maison) mais aussi une double hiérarchie, celle de l'orientation et de l'élévation : les pièces ouvertes au sud et les étages supérieurs sont les plus estimées.

En guise de conclusion, l'auteur s'érige en défenseur de la tradition et nous propose sa devise : « Sauvegarder mais garder la vie ». En effet, le danger de la sauvegarde est la déviation possible dans le changement de la fonction originelle du bâtiment. Une maison doit continuer d'être habitée pour survivre.

Ce livre abondamment illustré d'images, toutes plus belles les unes que les autres, et riche d'informations de toute sorte, est en tous points une réussite.

Claire HARDY-GUILBERT
(CNRS, Paris)